



HAL
open science

Capitalisme et colonialisme français dans quelques romans indochinois de Marguerite Duras

Yves Clavaron

► **To cite this version:**

Yves Clavaron. Capitalisme et colonialisme français dans quelques romans indochinois de Marguerite Duras. *Contemporary French & Francophone Studies*, 2017, Money, 19 (4), p. 410-417. hal-04036833

HAL Id: hal-04036833

<https://hal.science/hal-04036833>

Submitted on 20 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Capitalisme et colonialisme français dans quelques romans indochinois de Marguerite Duras

Yves Clavaron

CELEC/ Université Jean Monnet Saint-Étienne

L'œuvre de M. Duras consacrée à l'Indochine ne fait aucune allusion au gouvernement politique de la colonie ni aux diverses actions insurrectionnelles des mouvements nationalistes pour lesquels elle aurait pu avoir de la sympathie. Ainsi, Cholon, une des places fortes des mouvements révolutionnaires d'inspiration chinoise, reste pour Duras le lieu mythique des torrides nuits d'amour entre l'enfant et le Chinois. Pourtant, lorsqu'il paraît au printemps 1950, *Un Barrage contre le Pacifique* s'inscrit dans le climat de malaise créé par la guerre d'Indochine, qui, de guerre de reconquête coloniale, va se transformer en croisade anticommuniste. Alors que l'opinion publique de l'époque croit encore massivement en la pérennité de l'Empire (Marseille 2007, 244—245), le roman a pu être reçu comme une critique en règle de la colonisation française de l'Indochine et ce d'autant plus que M. Duras était alors une des figures de proue du parti communiste français. Le roman marque en tout cas une sensibilité vive aux conséquences économiques, financières et sociales de la colonisation.

La France a pourtant toujours présenté son entreprise colonisatrice comme une « mission civilisatrice » et a eu à cœur de camoufler les motivations économiques derrière une geste héroïque et humaniste, consistant à apporter ses lumières aux peuples arriérés et permettant à l'Européen de sublimer sa recherche du profit économique en projet de réalisation personnelle. À l'évidence, Duras et d'autres romanciers sur l'Indochine n'entrent pas dans cette mythologie et montrent dans leur œuvre qu'au nombre des motivations de l'entreprise coloniale figurent la recherche de nouvelles zones de mise en valeur du capital et donc des facteurs économiques. D'ailleurs, dans les années 1950, « l'empire colonial apparaissait comme l'un des principaux piliers de la puissance économique française », même si, selon Jacques Marseille (1984, 39), l'empire s'avère en réalité « un boulet » qui aspire les capitaux nécessaires au développement de la métropole. À travers son appartenance à l'Empire français, l'Indochine avait été insérée de manière brutale dans l'économie mondiale et l'histoire de cette insertion se résume en une expression lourde de sens : « mise en valeur » pour un pays supposé entrer dans l'ère de la modernité grâce à la colonisation (Brocheux & Hémary 113). Cette dimension économique volontairement occultée par le discours de la mission civilisa-

trice se lit dans *Un Barrage contre le Pacifique* dans une énumération qui résume les principaux aspects du capitalisme indochinois : « tous les grands vampires de la colonie, du riz, du caoutchouc, de la banque, de l'usure » (Duras 1950, 209). Dès 1925, Roland Dorgelès avait adopté une métaphore similaire pour dénoncer les méfaits d'un capitalisme supranational : « De puissants inconnus se partagent les bénéfices, sucent la moelle de ce pays, et la Colonie n'a rien et la France n'a rien, elle qui a payé cette terre de tant de sang » (Dorgelès, 101).

Il s'agira, à travers quelques romans sur l'Indochine, de M. Duras et accessoirement d'autres écrivains français, de montrer quelle représentation est faite du capitalisme – assimilé à la modernité – à l'œuvre dans une colonie française.

Le monde sacré de la bourgeoisie d'affaires

Henri Lefebvre a largement analysé le mode de production capitaliste de l'espace à travers le pouvoir rationalisant et normatif de l'État, aspect illustré par l'espace colonial. Dans *Un Barrage contre le Pacifique*, l'espace apparaît comme un instrument de puissance et de domination. Ainsi, le pouvoir économique se situe au cœur de la ville coloniale : « Là ne se trouvaient pas les Palais des Gouverneurs, le pouvoir officiel, mais le pouvoir profond des prêtres de cette Mecque, les financiers » (Duras 1950, 167). À la métaphore religieuse, Dorgelès préfère une image astrologique : « l'Indochine vient d'entrer sous le signe de la Piastre. Le treizième du zodiaque » (Dorgelès 227). Les romans se font ici le reflet de positions marxistes développées par Lénine dans son essai *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, selon lesquelles le capital financier est la clé de voûte de la colonisation (Marseille 2007, 30–31). Les finances sont alors dominées par la Banque de l'Indochine (Brocheux & Hémerly 133–145), mais M. Duras ne cite pas de banque en particulier, laissant entendre que leurs pratiques se ressemblent face aux Blancs pauvres et endettés comme le personnage de la mère. Ainsi, lorsque cette dernière a enfin réussi à vendre le diamant défectueux offert par M. Jo, la banque accepte ses remboursements, mais refuse tout nouveau crédit. Une tentative auprès d'un autre établissement échoue également « à cause de la solidarité irréductible qui régnait entre les banques coloniales » (Duras 1950, 231). Les dettes liées aux emprunts nécessaires à l'édification des barrages contre le Pacifique finissent par constituer la matière de l'épopée de la mère, lancée dans un combat perdu d'avance contre l'administration coloniale, les institutions financières et la force de l'Océan Pacifique.

Le non-engagement de la Banque de l'Indochine dans le crédit agricole a eu pour conséquence d'abandonner le secteur de l'agriculture paysanne à l'usure, qui a pris avec la colonisation des dimensions sans précédent (Brocheux & Hémerly 133–145). Le prêt occasionnel

est le fait des banquiers professionnels indiens, les *chettys*, investissant dans le prêt usuraire, spécialement aux riziculteurs, des capitaux venus de l'Inde ou accumulés sur place. C'est à eux que la mère dans le *Barrage* fait appel en désespoir de cause : « Elle emprunte aux chettys de Saïgon – les derniers des usuriers du Sud asiatique. Elle hypothèque son bungalow. Elle vend ses meubles » (Duras 1977, 125).

Le père de M. Jo fait partie des vampires de la colonie, lui dont la fortune s'est bâtie sur la seule spéculation (Duras 1950, 63). On ne le saura qu'avec *L'Amant* en 1984, mais cet homme est en fait un Chinois de Cholon, « de cette minorité financière d'origine chinoise qui tient tout l'immobilier populaire de la colonie » (Duras 1984, 44). Les riches banquiers de Cholon font partie des minorités dominantes de la société colonisée avec lesquelles l'impérialisme français a passé une sorte de pacte, ce qui peut laisser croire que « l'Indochine n'est toujours qu'une colonie chinoise gérée par les Français » (Dorgelès 69). La bourgeoisie d'affaires n'est pas seulement européenne, mais aussi indigène, chinoise en l'occurrence.

Les riches Blancs vivent au cœur de la ville coloniale et sur une partie élevée par rapport au fleuve qui regroupe l'habitat indigène. H. Daguerches, dans son roman *Le Kilomètre 83*, présente la topographie de Saïgon comme le fait M. Duras en insistant sur la ville haute, où demeurent les Blancs dans « l'ordonnance soignée et le luxe végétal d'un beau jardin de maîtres » (Daguerches 95). L'espace colonial suggère l'existence d'une organisation invisible qui traduit, au sein de l'immanence du paysage, l'idée d'une transcendance politique et économique. Ainsi, l'axe principal de la ville blanche, la rue Catinat, dont le nom est omis par Duras, constitue le comptoir-vitrine du négoce colonial. Le haut quartier multiplie les signes extérieurs de richesse et devient espace de représentation : villas immenses, voitures de luxe, cafés et restaurants qui finissent par constituer un monde artificiel, un vaste « jardin zoologique » (Duras 1950, 168), où vivent les grands fauves de la finance et des affaires. C'est cette même classe bourgeoise qu'Aimé Césaire visait dans son *Discours sur le colonialisme*, les « financiers » et les « capitaines d'industrie » (Césaire 22), et toute son entreprise de dés-humanisation à travers le système économique capitaliste. Même dissimulée sous les oripeaux du cosmopolitisme et de l'universalisme, l'entreprise coloniale n'a rien de philanthropique et c'est bien de profit économique dont il s'agit.

L'appropriation de l'espace

E. W. Soja parle de l'espace en tant que production sociale et décrit une répartition entre « centres dominants » et « périphéries subordonnées », constante de l'espace capitaliste, qui correspond bien à la topographie coloniale (Soja 16). Le capitalisme, comme la colonisation,

passé donc par une structuration et une hiérarchisation de l'espace ainsi que le confirment les analyses de Deleuze et Guattari (592–625). Subvertissant l'espace primitif et lui substituant de nouveaux repères, le capitalisme opère des striages et génère des processus territorialisants afin de faire fonctionner ses valeurs dans une société donnée. Mais, lorsqu'il atteint son acmé et se mondialise, le capitalisme se déterritorialise et reconstruit un espace lisse où circulent les flux financiers des multinationales et les flux humains des diasporas mondiales. Ranajit Guha, fondateur des études subalternistes, prétend cependant qu'en Inde le capitalisme colonial s'est construit sur l'ordre traditionnel féodal par le fait d'une bourgeoisie indienne, incapable de conduire une révolution contrairement à ses homologues britannique et française, actrices héroïques d'une révolution majeure (1649 et 1789), position que conteste Vivek Chibber (54–79).

La cartographie des territoires colonisés a été l'une des premières œuvres des puissances européennes désireuses de marquer leur mainmise sur les terres nouvellement acquises. Ainsi, l'opération du cadastrage qui consiste à quadriller l'espace colonial rejoint une valeur fondatrice du pouvoir impérial et du capitalisme, le concept de propriété privée, illustré en Occident par la mise en place de clôtures (« enclosure ») selon Locke et Rousseau. *Un Barrage contre le Pacifique* montre comment les opérations de cadastrage reviennent à confisquer les terres des paysans qui ne peuvent produire de titres de propriété et à les octroyer aux colons avec obligation pour eux de « mise en valeur ». L'empire avait vocation à constituer un réservoir de matières premières agricoles comme le riz. L'héroïne du *Barrage*, Suzanne, suggère l'importance de cette activité en contemplant le paysage : « Et puis les rizières et encore les rizières qui s'étalaient et s'étalaient toutes pareilles depuis Ram jusqu'à Kam » (Duras 1950, 122). Duras ne procure évidemment pas de données statistiques sur la production agricole, mais développe une poétique du paysage aquatique associé à l'imaginaire du delta, qui déborde du Mékong vers le Gange, « grenier de l'Inde du Nord » (Duras 1973, 118–119). L'appropriation des terres nécessaires à l'exploitation agricole par l'administration coloniale correspond au mode de fonctionnement du capitalisme, mais la corruption des fonctionnaires ajoute une spoliation supplémentaire car les Blancs pauvres à l'instar du personnage de la mère n'ont pas les moyens de soudoyer les agents afin d'obtenir une concession cultivable. Les forêts sauvages où se réfugient les peuples qui refusent l'ordre colonial – tels les esclaves marrons des Caraïbes – constituent le seul espace qui échappe au cadastrage et à la mise en valeur capitaliste. Chez Duras, la forêt est une sorte d'éden, préservé de la colonisation et de toute forme de commerce, symbole de la vie sauvage et primitive, aimée et redoutée à la fois. C'est le lieu où peuvent s'épanouir la folie de la jeunesse et l'immoralité, dont

M. Jo accuse la famille, car ce sont d'autres lois qui le régissent : celles des forces élémentaires, de la vie et de la mort.

Parallèlement à l'extension de la riziculture, le capitalisme indochinois connaît d'autres cycles d'expansion, notamment grâce à l'économie de plantation portée par l'hévéa en Indochine. Après une période d'exploitation en forêt ou en savane, l'ère du caoutchouc de plantation s'est ouverte en Cochinchine vers la fin du XIX^e siècle dans un système de type latifundiaire (Brocheux & Hémerly 121–122). La période où se passe le *Barrage* correspond au boom de l'hévéa en Indochine à la fin des années vingt. M. Duras fait allusion à cette activité économique à deux reprises, d'abord à propos du père de M. Jo qui pratique la spéculation sur les plantations en faillite en les rachetant à bas prix pour ensuite les remonter (Duras 1950, 63). Plus loin dans le roman, M. Duras aborde à nouveau la question, sous la forme d'une allégorie où elle joue sur la couleur rouge, sachant que les plantations se trouvaient sur les terres dites « rouges » entre Cambodge et Sud-Annam (Duras 1950, 169). L'omnipotence de l'argent et des spéculations financières y est condamnée par l'image du sang qui coule, latex des arbres pillés et sang des travailleurs indigènes exploités, qui évoque à la fois le vampirisme, un sacrifice christique et la promesse sanglante de révolutions à venir. La violence subversive est appelée à répondre à la violence du pouvoir capitaliste. Évacuant toute conflictualité de l'espace impérial (Lefebvre 471–472), les affiches de la propagande coloniale sur lesquelles rêve la mère laissaient présager une soumission consentie de la part des indigènes : « À l'ombre d'un bananier croulant sous les fruits, le couple colonial, tout de blanc vêtu, se balançait dans des rocking-chairs tandis que des indigènes s'affairaient en souriant autour d'eux » (Duras 1950, 23).

La colonisation dérisoire des petits-blancs ou le refus de la mise en valeur

La colonisation est l'affaire des puissants et le capitalisme ne sert que les audacieux. Que peuvent les personnages mis en scène par M. Duras tous marqués par l'échec ou la « déveine », terme souvent utilisé dans *Un Barrage contre le Pacifique* ? Le regard porté sur le système capitaliste à l'œuvre dans le colonialisme indochinois se charge alors d'une thématique de la décomposition et de l'inéluctable corruption, négation brutale de l'esprit d'entreprise du colonisateur et de son énergie conquérante.

Pour favoriser la circulation des marchandises dont le capitalisme a besoin, les États colonisateurs doivent mettre en place une infrastructure de transports. Ainsi le récit de Roland Dorgelès, *Sur la route mandarine*, suit la Route coloniale n°1, qui traverse l'Indochine du

nord au sud, « un trait noir tiré sur la carte tout le long de la côte » (Dorgelès 21) par les Français, axe stratégique et économique, tandis que le roman d'Henry Daguernes, *Le Kilomètre 83*, est tout entier consacré à la construction du quatre vingt-troisième kilomètre de la voie ferroviaire du Siam-Cambodge, en pleine jungle, et à son exorbitant coût humain. L'œuvre de Duras ne se fait guère l'écho de cet essor, on est frappé même par la difficulté et la longueur des déplacements. Elle insiste sur deux aspects, le premier est le prix payé pour la construction des routes, notamment celle de Bokor : « toute la route était comme un chemin de croix. Tous les kilomètres, tous les deux kilomètres, on voyait des trous remplis, et c'était des gens qu'on mettait pour les forcer à travailler, pour les punir, on les mettait dans la terre, jusqu'au cou, sous le soleil, pour l'exemple » (Duras & Gauthier 138). Cet épisode est sans doute à l'origine de l'histoire du personnage du Caporal, dans le *Barrage* (Duras 1950, 244–245). L'abjection de la situation du serviteur de la famille atteint son comble quand on sait que, par habitude, cet homme *a priori* libre s'enchaîne avec les bagnards pour être considéré comme un prisonnier et ne pas perdre son poste. Les paysans doivent se prolétarianiser voire s'asservir pour payer les impôts requis par le colonisateur. Le texte pointe ici la contradiction entre le développement du capitalisme et l'archaïsme des modes d'exploitation, notamment le recours au travail forcé ou à la corvée.

Le second aspect concerne les transports, surtout évoqués sur le mode de la dérision, que ce soit la véritable épave que constitue la vieille Citroën B 12 rafistolée du clan ou le vieux cheval acheté par Joseph pour assurer le transport dans la plaine et qui meurt après quelques voyages. L'essor économique a également demandé un développement des ports, celui de Saïgon apparaît dans *L'Amant* et *L'Amant de la Chine du Nord* en tant que point de départ des paquebots pour la France, bientôt supplantés par les premières lignes d'avions. Près du village où vivait Marguerite à l'époque de la concession, on trouve le port de Réam (Ram dans le *Barrage*) : « Réam, c'était un port de cabotage au bout de la piste. De petites compagnies de navigation drainaient la saumure et le poivre vers Bangkok » (Duras 1977, 37). À côté des activités économiques officielles, se développent de nombreux trafics destinés à contourner le monopole établi par les autorités coloniales sur l'achat, la fabrication et la vente de la drogue et de l'alcool. Ainsi, M. Duras explique dans le *Barrage* que « les seuls concessionnaires qui étaient restés dans la plaine y vivaient du trafic du Pernod ou de celui de l'opium » (Duras 1950, 27). Évoluent dans ce monde interlope, le père Bart archétype du colonial, « véritable barrique d'absinthe » (Duras 1950, 40), ou encore Mme Marthe qui a tenu un bordel puis un hôtel. L'obèse apoplectique et la vieille prostituée renvoient des images obscènes au colonialisme triomphant et à l'exploitation capitaliste. Quant au clan mis en

scène par M. Duras dans la série indochinoise, ils sont proches des petits-Blancs dépeints par Faulkner, des coloniaux incapables d'améliorer leur condition et donc « indignes » de leur mission (Duras 1984, 13).

La misère de la population indigène, notamment celle des enfants voués massivement à la mort, le spectacle de la débâcle coloniale – encore accrue dans un roman comme *Les Civilisés* de Claude Farrère qui fait de Saigon une nouvelle Sodome dont l'idéal est celui de la bête en rut – tendent à invalider le grand récit normatif qu'a constitué l'Europe de sa propre trajectoire historique, de l'Ancien Régime au capitalisme industriel et à la modernité, et qui sert de norme au discours historiographique, selon un point de vue postcolonial. Le fondement de ce credo, battu en brèche par le fait colonial, est l'humanisme rationnel, séculier et universaliste de la philosophie des Lumières, dont le libéralisme économique est le rejeton. L'écriture durassienne dénonce sans nuance la posture d'autolégitimation d'un pouvoir qui présente l'action colonisatrice de la France exportant son système économique comme vectrice de « progrès ».

Conclusion

Comme chez de nombreux écrivains occidentaux anticolonialistes du XX^e siècle, les textes de Duras disent les contradictions du projet impérial, pris entre l'illusion de démocratie universelle et la réalité des pratiques autocratiques. Malraux avait lui aussi décelé en Indochine « la manifestation extrême de tout ce qui n'est pas acceptable dans le capitalisme », ce qui laissait penser que la France était un pays fasciste et non démocratique, caractérisé par « l'abus et l'exploitation les plus coupables des peuples coloniaux » (Malraux 1142). Entre le déni contenu dans la revendication de la mission civilisatrice de la France et la violente charge de Duras contre le capitalisme inspirée d'un marxisme schématique, il faut sans doute chercher une troisième voie au sein d'une histoire globale car la relation économique et politique entre colonie et colonisateur a souvent relevé d'interactions complexes. L'appréhension du phénomène impose d'aller au-delà du pamphlet et de dépasser l'opposition binaire exploitation/civilisation. D'ailleurs, quelques années plus tard M. Duras reniera certains aspects du *Barrage contre le Pacifique* dans lequel elle se juge trop « déclarative » (Duras & Gauthier 184) et rompra avec le militantisme qu'elle considère comme un « autisme » (Lamy & Roy 35).

L'eurocentrisme est incontestable dans la perception de Duras du point de vue postcolonial, qui aurait beau jeu de constater le silence du subalterne dans ses romans tandis que ses textes participent sans doute du grand récit universel du capital, de ses modes de propagation

d'un continent à l'autre. Toutefois, les romans de Duras, comme ceux de Dorgelès ou de Daguerches, montrent bien l'envers capitaliste de la colonisation, la logique du capital universel et les pressions parfois insoutenables qu'il exerce sur les structures sociales et les individus, même si certains historiens contestent cette représentation.

Bibliographie

Brocheux, Pierre & Hémerly, Daniel. *Indochine la colonisation ambiguë*, Paris : La Découverte, 1994.

Césaire, Aimé. *Discours sur le Colonialisme* [1950], Paris : Présence africaine, 1989.

Chebber, Vivek. *Postcolonial Theory and the Specter of Capital*, London & New York : Verso, 2013.

Daguerches, Henry. *Le Kilomètre 83* [1913], Paris & Pondichéry, Kailash, 1993.

Deleuze, Gilles & Guattari, Félix. *Capitalisme et schizophrénie*, tome 2 : *Mille plateaux*, Paris : Minuit, 1980.

Dorgelès, Roland. *Sur la route mandarine* [1925], Paris & Pondichéry, Kailash, 1995.

Duras, Marguerite. *Un Barrage contre le Pacifique* [1950], Paris : Gallimard, « Folio », 1977.

—. *India Song* [1973], Paris : Gallimard, « L'Imaginaire », 1991.

—. *L'Eden Cinéma*, Paris : Gallimard, « Folio », 1977.

—. *L'Amant*, Paris : Minuit, 1984.

Duras, Marguerite & Gauthier, Xavière. *Les Parleuses*, Paris : Minuit, 1974.

Farrère, Claude. *Les Civilisés* [1903], Paris et Pondichéry : Kailash, 1995.

Guha, Ranajit. *Dominance without Hegemony. History and Power in Colonial India*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1997.

Lamy Suzanne & Roy André (eds.). *Marguerite Duras à Montréal*, Québec : Spirale, 1981.

Lefebvre, Henri. *La Production de l'espace* [1974], Paris : Anthropos, 2000.

Malraux, André. *Œuvres complètes*, volume 1, Paris : Gallimard, « La Pléiade », 1989.

Marseille, Jacques. « Colonisation, décolonisation et capitalisme (1880-1960). Un divorce à la française », in : *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. n°4, octobre 1984, p. 39-48.

Marseille, Jacques. *Empire colonial et capitalisme français* [1984], Paris : Albin Michel, 2007.

Soja, Edward W. *Postmodern Geographies*, London : Verso, 1989.